

# Notes de lecture

Radu Turcanu

## **Colette SOLER - L'aventure littéraire ou la psychose inspirée ; Rousseau, Joyce, Pessoa, Editions du Champ Lacanien, Collection ...In Progress, Paris 2001**

En quoi la littérature intéresse-t-elle la psychanalyse ?

Composé de textes élaborés entre 1988 et 2000 (I. "Rousseau, le symbole", II. "Deux vocations, deux écritures" (Rousseau/Joyce), III. "Joyce, le fils nécessaire", "Portrait de l'artiste en jeune contempteur", "Joyce, martyr de la langue" et IV. "Pessoa, le sphinx"), le livre de Colette Soler fournit une réponse éclairante à cette question. Si Freud plaçait la littérature sur le même plan que le rêve, le lapsus, l'acte manqué ou le symptôme, Lacan, qui ne croit plus à cette démarche, invite simplement l'analyste à apprendre quelque chose de la littérature. *L'aventure littéraire...* s'appuie ainsi sur la thèse lacanienne qui lie au langage "des choses qui lui semblent bien étrangères (pensées, sensations, affects)". Par ailleurs, puisque c'est toujours le langage qui opère sur le symptôme, son usage dans la littérature "peut être dit relevant du symptôme".

La littérature confirme donc le fait que le langage est "véhicule de jouissance", soit comme réplique fantasmatique au trou dans l'Autre du signifiant, soit comme création symptomatique de l'énigme même, jusqu'au point où l'on peut dire, avec Colette Soler, que "l'artiste créateur est toujours un sans père".

Parmi les trois cas de "psychose inspirée" abordés dans *L'aventure littéraire...*, Rousseau représente l'"habitué de l'imagination" dont l'inspiration est "structurée comme une réplique à l'Autre". Par sa fiction pédagogique, il devient le théoricien de sa propre expérience et trouve une liberté sans Autre ayant comme tiers la voix de la Nature. "Anti-sadien", Rousseau établit un rapport immédiat à la vérité depuis sa position "d'innocence de principe" ; il place dans la *Verwerfung* originale la fiction d'une "jouissance de la lettre subordonnée à celle de l'être".

Si "Rousseau-le-supplément" reste dans les limites du rhétorique et fabrique comme suppléance un symbolique nouveau, James Joyce se crée un symptôme par son écriture. Là où l'interprétation psychanalytique appelle l'équivoque et connecte le Un à la chaîne signifiante, Joyce isole une lettre de la chaîne et produit une énigme hors sens, ce qui est "le comble du sens". L'anti-cartésianisme *inspiré* de Joyce va contre l'évidence et "réveille du grand rêve du sens". Au lieu d'avoir un symptôme (et un corps), l'Artiste se crée un symptôme, comme il invente son écriture : il l'est. Le rapport au corps se fait ici sans médiation imaginaire : il s'agit d'une "symptomatologie" plutôt que d'une somatologie (d'où la nouvelle définition lacanienne de la psychose : imaginaire dénoué du symbolique et du réel). Si l'écriture est symptôme (S1), la publication de textes "illisibles" devient chez Joyce la suppléance nécessaire (S2), "sinthome" à la place de la fonction du Nom-du-Père. L'ego-symptôme, son escabeau, lui permet de s'engendrer comme "fils nécessaire", hors-pair. Si, d'après Lacan, le psychotique est *martyr de l'inconscient*, Colette Soler ajoute que Joyce, par son écriture "ex-sistant au symbolique", est "martyr de lalangue", dans le sens où il en pâtit et en témoigne.

Pessoa le sphinx illustre une autre facette de la "psychose inspirée". "Patient d'un fractionnement déchaîné", le poète portugais produit un texte infini dont la structure appelle dans l'intervalle l'auteur à la place de Dieu. "Le cas garde ici la priorité" : à la place de l'Un absent, les textes s'imposent avec leurs créatures "quasi-hallucinées". Face au danger de la dépersonnalisation, la solution qui s'impose à Pessoa est celle d'une mise au pluriel du moi dans une "synchronie a-chronologique", où s'inscrit l'écriture de ce "contempteur de la réalité", "poète du néant et du mystère".

A ces brèves notes de lecture, il faut ajouter que *L'aventure littéraire...* avance de nouveaux repères concernant les rapports entre le champ des jouissances qui intéresse la psychanalyse et l'œuvre littéraire, sans pour autant tomber dans la tentation de la psychanalyse appliquée. Le livre déblaie une bonne partie d'un terrain épineux, celui des *connexions*, et l'enjeu est celui de l'actualité même de la doctrine psychanalytique. Car on remarque que l'expérience de la lettre et les pratiques de l'équivoque des trois écrivains "inspirés", tout en recherchant le sens, virent à un hors-sens quand elles sont menées à l'extrême - comme c'est le cas chez Joyce. L'œuvre de l'Irlandais, *désabonné de l'inconscient*, signerait ainsi non seulement "la fin du symptôme littéraire", mais aussi "la limite de l'action analytique", son symptôme étant hors transfert, inanalysable. "Cette limite que Joyce incarne" - écrit Colette Soler - "apparaît à Lacan comme le modèle de ce qu'il faut obtenir à la fin

d'une analyse : l'extraction hors de la glu du sens.... Il s'agit à la fin que l'analysant se désengage de la joui-sens, du sens joui de l'inconscient".